



Éditions MF *Inventions*

Palais mental
Guillaume Contré

And yet, you still want certain puzzles explained
— *Gerald Murnane*

Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir et le détective entra dans la pièce avec les yeux ouverts. Dehors, la nuit finissait de baisser son rideau métallique qui fit un bruit sec en touchant le sol. À l'intérieur, dans la pièce, sous la maigre lumière d'une ampoule qui pendait avec mollesse au plafond, la scène était un peu confuse. Malgré ses efforts, le détective ne la comprenait pas. Naturellement, comme il venait d'arriver, il n'avait pas eu le temps d'hummer l'atmosphère et de s'en imprégner. D'autant qu'avec l'âge son odorat avait tendance à s'étioler, ce qui le préoccupait. Les sens étaient une boussole pour lui, ils se précipitaient aux quatre points cardinaux et revenaient renforcés au point de départ. Il pensa aux chiens, qui lisaient les odeurs comme s'il s'agissait de codes secrets; il pensa aux aveugles, qui sondaient le mystère de la vie avec leur toucher subtil. Ils perdaient des sens et en trouvaient d'autres sur le chemin. Aucun code ne leur résistait. Il tenta alors de fermer les yeux quelques secondes, comme pour demander conseil à une nuit plus intime, mais lorsqu'il les rouvrit, rien n'avait changé, la scène était toujours aussi confuse, ce qui le déçut. Ou pas vraiment, car son assistant était là désormais; il s'appelait Silbano. Voilà qui était au moins une certitude. La première pierre à l'édifice, se dit le détective en esquissant un sourire qui eut tôt fait de disparaître car il ne savait pas trop de quel édifice il s'agissait, ni à quoi celui-ci pouvait bien servir. Il se demanda alors comment son assistant était arrivé jusque-là, il ne l'avait pas invité. Mais il n'avait pas besoin de l'inviter, son assistant était collant comme du chewing-gum; il ne pouvait rien faire sans lui et le suivait partout. Silbano était peut-être son guide et lui un pauvre aveugle condamné à perdre des sens le long du chemin. Ce qui voulait dire que son assistant ne le suivait pas puisqu'il le précédait. Cela déplut au détective car cela signifiait que, non content de perdre des sens, il perdait également du terrain. Il imagina la distance toujours plus grande qui le séparait de son assistant. Celui-ci lui

disait quelque chose, mais il ne l'entendait pas bien car la distance était si grande que le vent emportait les mots. Il imagina les mots de son assistant comme des secrets balotés par le vent. N'importe qui pourrait les entendre, se dit-il, sauf lui, ce qui lui sembla dangereux, bien qu'il ne sût dire pourquoi. Probablement parce que quelqu'un pourrait déchiffrer le code de façon erronée. À moins que ce code éparpillé par le vent ne tombât dans les oreilles d'un aveugle – un autre aveugle, pas lui – ou qu'il fût reniflé par le museau humide d'un chien. Cette lointaine possibilité lui sembla un soulagement. Même s'il n'avait pas de chien, ce qu'il trouva regrettable. Il s'imagina un grand chien futé qui dressait les oreilles et agitait la queue en ayant trouvé une piste. Ne restait plus qu'à la suivre. Ou à suivre le chien. Ou à lui caresser l'échine. Le détective contempla de nouveau la scène ; il le fit comme s'il avait l'odorat d'un chien ou comme si quelqu'un lui caressait l'échine pour l'encourager, mais il ne sentit que l'odeur de poussière. Il pensa alors à un monde couvert par une épaisse couche de poussière et trouva cela triste. La lumière dans la pièce était très mauvaise, ce qu'il trouva également triste. Il leva les yeux et regarda l'ampoule qui pendouillait péniblement au plafond. Il ne vit rien. Ou si : il vit une lumière jaunâtre qui l'éblouit pendant quelques secondes. Il dut fermer de nouveau les yeux. Il essaya de se concentrer, pour voir s'il pouvait déchiffrer un code quelconque. Mais il ne déchiffra pas grand-chose et ne vit que des couleurs amorphes qui se confondaient en taches hasardeuses. Il pensa à la peinture abstraite. À la palette d'un peintre, à l'assortiment infini des couleurs, aux formes qui naissent toutes seules. Les aveugles étaient-ils capables de peindre les codes secrets du noir ? se demanda-t-il. Il essaya de réfléchir à la question mais ne parvint à aucune conclusion, il ne connaissait aucun peintre aveugle et n'avait jamais entendu parler d'un peintre aveugle. Les peintres aveugles n'existent pas, se dit-il. Il fut sur le point de demander à

Silbano, son assistant, s'il connaissait un peintre aveugle, mais il se retint. Il ouvrit les yeux. Il ne comprenait toujours pas la scène. Elle lui semblait même encore plus confuse. Son assistant, qui se trouvait à quelques mètres de lui, ne la comprenait pas non plus mais faisait comme s'il la comprenait, d'où sa posture rigide, droit comme un « i ». Il levait bien haut la tête et avait les yeux grands ouverts, comme s'il essayait de voir au-delà des apparences ou comme si la scène était une noix et lui la pince prête à casser la coquille. Le détective, moins ambitieux, se mit à regarder le sol. Il était sale, couvert de vieux journaux et autres déchets. De gros morceaux de ciments et des briques cassées le rendaient dangereux, il fallait marcher avec précaution pour ne pas trébucher. Le bâtiment avait connu des temps meilleurs, se dit le détective. Ensuite, il se demanda à quoi ressemblaient les temps meilleurs et fut incapable de se répondre. Bien qu'en raison de son âge avancé il ait vu plus d'un temps au cours de sa vie, il dut admettre qu'ils se ressemblaient tous un peu. Il regarda de nouveau son assistant, dont les yeux étaient tellement ouverts qu'ils ressemblaient à ceux des fous, et se dit qu'il ne savait rien des temps meilleurs, il ne les avait pas encore vécus. Cela voulait dire que les temps meilleurs se trouvaient dans le futur, ce qui lui sembla paradoxal. Entre autres raisons parce que les temps de ce bâtiment, visiblement, étaient passés, et depuis un moment. Il se demanda alors si le temps n'était pas cyclique et si ce n'était pas là que résidait le secret de son amélioration. Les temps meilleurs se trouvaient dans le passé, d'accord, puisqu'ils avaient besoin du temps présent comme élément de comparaison, mais comme le présent était également le passé du futur et que le futur s'avérait lui-même le passé d'un autre futur plus lointain, cela voulait dire que ce bâtiment mal en point pourrait connaître d'autres temps meilleurs dans un futur proche ou lointain. Le détective posa les yeux sur un morceau de brique qui gisait au sol près de ses pieds et avait manqué

de le faire trébucher. Mais il eut beau le regarder, il ne parvint pas à savoir si les temps de cette brique avaient été meilleurs ou pires. Les briques, se dit-il, vivaient serrées dans un mur et devaient être indifférentes aux aléas du temps. Le temps est une affaire humaine, se dit-il, et les briques vivaient dans une promiscuité qui l'excluait. Mais le temps excluait aussi les hommes, puisqu'il poursuivait avec indifférence son chemin. Le détective imagina un mur de briques si haut qu'il bloquait l'avancée du temps. Il pensa de nouveau à la poussière et se dit que la poussière était la façon qu'avait le temps de faire tomber les obstacles. Bien que certains obstacles, comme la Grande Muraille de Chine, ne tombent jamais, se dit-il. C'était pour ça que le monde ne mourait pas de tristesse, étouffé sous des couches de particules, se dit-il. Il entendit alors un bruit de pas et vit que son assistant s'était approché pour regarder aussi la brique. Il ne comprenait rien à la scène et pour faire comme s'il comprenait quelque chose, il imitait tout ce que faisait son chef. Cela dérangeait un peu le détective, mais il l'acceptait comme un moindre mal. Lui aussi avait imité des gens, se dit-il. Il l'avait fait dans sa jeunesse, se dit-il. Et il l'avait fait plus tard. La vie tend à l'imitation, se dit-il. On singe quelque chose et à force de singer on devient autre chose. Ou pas. Parfois, les choses finissent par se confondre et on ne sait plus qui singe qui, se dit-il. Ils restèrent tout deux – détective et assistant – immobiles pendant quelques minutes en fixant la brique des yeux, comme s'ils espéraient qu'elle fît quelque chose. Mais la brique était immuable, ce qui dut décevoir son assistant qui se mit à regarder dans une autre direction avec ses yeux très ouverts. L'impatience typique des jeunes, se dit le détective en souriant. Son sourire s'effaça aussitôt car le visage de Silbano se transforma en une horrible grimace. Il poussa un cri de surprise qui fit sursauter le détective et le força à regarder dans la même direction que son assistant. Il fut lui aussi sur le point de pousser un cri, mais se contint. Il n'aimait

pas que ses émotions s'expriment avec trop d'emphase. Il croyait à la dignité de son métier, qui avait lieu dans sa tête. Il y avait un mort. C'était ça que regardait son assistant avec une grimace d'effroi. Le détective se dit que la présence d'un mort était logique. Ou statistique. Il pensa à tous les morts du monde et se dit que tomber sur un seul d'entre eux n'était pas si terrible. Il n'y avait pas de quoi être surpris, se dit-il. Ou si. La mort, se dit-il, était toujours une surprise, même si elle avait lieu tous les jours. Ensuite, en regardant le visage tordu par l'effroi de son assistant, il se dit que les émotions devraient se contenir d'elles-mêmes et ne pas déborder comme du lait sur le feu. Bien qu'elles le fassent souvent, ce qu'il trouva injuste. On était alors obligé de se forcer en permanence pour les contenir, se dit-il, ce qui se révélait épuisant. Personne n'a envie d'avancer d'un air constipé dans les rues de la vie, se dit-il. Il s'imagina alors ces mêmes rues pleines de gens exprimant leurs émotions sans la moindre gêne et trouva cela terrifiant. Il se demanda si les émotions des autres étaient pires que les siennes et il lui sembla que oui. Ou pas tant que ça, mais vu de l'extérieur elles le semblaient. On ne comprend peut-être pas les émotions des autres, se dit-il, même lorsqu'elles ressemblent aux nôtres. Ou pas tant que ça. Les émotions sortent de l'intérieur et s'étalent à l'extérieur, mais on ne peut pas les partager pour autant car une fois à l'extérieur, elles continuent de ressembler à ce qu'elles étaient à l'intérieur, se dit-il, ce qu'il trouva indécent. Ensuite, il se demanda si les émotions des morts se répandaient comme une tache d'huile lorsqu'ils mouraient. Il fut incapable de se répondre, même s'il pensa au dernier spasme des pendus. Le dernier spasme des pendus lui sembla dégoûtant, mais il se dit que le dernier spasme des pendus était peut-être une réponse à sa question. Ou pas. Il ne voulut pas approfondir le sujet. Il pensa de nouveau à la présence du mort mais ne voulut pas le regarder une autre fois et se dit que c'était la raison pour laquelle lui, le détective, était

venu. Pour buter sur la certitude de la mort. On peut trébucher sur un morceau de brique, mais pas sur la certitude de la mort, se dit-il. Face à la certitude de la mort, on freine brutalement, se dit-il. Il se demanda alors si les certitudes faisaient parties de son métier et il lui sembla que oui. Il se dit que les certitudes étaient des pierres qui permettaient de franchir le fleuve. Il suffisait de sauter de l'une à l'autre, se dit-il, bien que, parfois, une des pierres ne se trouve pas là où l'on pensait qu'elle devait se trouver et qu'on finisse avec les pieds mouillés. Il manque parfois des pièces au puzzle, se dit-il, et à travers les trous on peut entrevoir des distances qui donnent le vertige, se dit-il. Le détective imagina alors un puzzle infini et le temps qui se frottait dessus comme pour le faire briller. Il le faisait tellement briller que le puzzle devenait glissant. La vérité, alors, n'avait nulle part où s'accrocher et tombait dans un abîme. Le détective regarda l'affreuse grimace de son assistant et se dit qu'elle ressemblait beaucoup au masque rigide du mort, ce qui l'inquiéta. Il se demanda si son assistant croyait aux abîmes. Il lui sembla que non. Il se dit que pour Silbano le monde était une surface dépourvue de trous et qu'il suffisait d'avancer à grandes enjambées. Même si la grimace qui lui déformait le visage affirmait le contraire, se dit-il. C'était le visage de quelqu'un qui était tombé dans les interstices d'une surface pleine de trous, se dit-il. Ou s'il n'était pas tombé, il s'était au moins tordu la cheville en freinant brutalement, se dit-il. Un sourire s'insinua sur ses lèvres, mais s'en fut rapidement. Si rapidement qu'il ne s'en rendit même pas compte. Il n'aimait pas l'emphase de ses émotions et celles-ci, par conséquent, lui échappaient. Elles restaient à l'intérieur, ce qu'il trouva décent. Ou très prude, il ne sut dire. Son sourire disparut et fut remplacé par une question. En regardant la pièce dans laquelle il se trouvait, il se demanda s'il y avait une relation entre la fenêtre et la porte. Il y réfléchit quelques secondes, regarda vaguement la porte par laquelle il était entré puis plus vaguement

encore l'unique fenêtre de la pièce (si vaguement qu'il ne la vit quasiment pas) et il lui sembla que oui. Ce qui provoqua l'irruption d'une autre question. Il se demanda si l'assassin était entré ou sorti par la porte ou par la fenêtre. Il ne sut dire, il y avait trop d'options, c'est-à-dire qu'il n'y en avait aucune car elles étaient toutes également valides. Les rôles bien établis des portes et des fenêtres dans le monde devenaient confus, il ne savait plus à quoi servait l'une et à quoi servait l'autre, si les deux n'avaient pas éventuellement la même fonction ou n'en avaient aucune, comme si elles n'étaient que des ornements. Ce qui provoqua l'irruption d'une troisième question. Il se demanda s'il y avait un assassin. Il ne voulut pas se demander à quoi servaient les assassins. Ce n'étaient pas des ornements. En tout cas, se dit-il, il y avait un mort et, hormis l'âge ou une maladie fulgurante, la mort n'arrive pas seule. La mort est provoquée, se dit-il. Quelqu'un donne ou se donne la mort, se dit-il. Bien qu'il y eût aussi des accidents. Beaucoup de gens mouraient à cause d'accidents. Les raisons de mourir d'un accident étaient infinies, se dit-il. Elles pouvaient être sérieuses ou stupides, se dit-il. Quelques-unes étaient simples et d'autres très compliquées. Ou les deux choses à la fois quand ce qui paraissait simple devenait compliqué et ce qui était compliqué devenait inextricable. Tellement inextricable, parfois, qu'il devenait ineffable. Le détective imagina quelqu'un en train de mourir d'un accident si complexe qu'il ne se rendait même pas compte de l'accident, c'est-à-dire qu'il mourait sans savoir pourquoi et peut-être sans savoir qu'il mourait ou de quoi il mourait. Ce qu'il trouva parfait. Bien que cela lui parût également terrible. Mais les accidents n'importaient pas, se dit-il. Pas dans la pièce mal éclairée d'un bâtiment mal en point, se dit-il. Les accidents avaient lieu dans un autre type d'espace, se dit-il. Dans des lieux amples qu'on ne peut pas embrasser du regard, se dit-il. Ou seulement du coin de l'œil, comme si on voyait des fantômes. Ce qui pouvait être un avantage,

puisque de nombreux accidents surgissaient depuis la périphérie. Bien qu'ils ne soient pas nécessairement provoqués par des fantômes. Et puis la périphérie n'a pas de limites ou ses limites sont confuses et le coin de l'œil ne peut pas tout apercevoir, se dit-il. Car c'est le coin de l'œil, en fin de compte, qui est limité. Il se demanda alors si les aveugles avaient davantage d'accidents que les autres. Il lui sembla que non. Ou que si. Il se demanda si quelqu'un le savait, s'il y avait des études sur les aveugles. Il ne sut dire. Parfois, ses pensées ressemblaient à des bulles de savon, elles faisaient quelques tours avant de s'évanouir en petites explosions et il se retrouvait les mains vides. Ou pleines de doutes. Il se demanda si on pouvait se laver les mains pour se débarrasser des doutes. Il ne sut dire, bien qu'il lui semblât que dans de telles conditions on devrait se laver les mains très régulièrement, ce qui ne pouvait pas être bon pour la peau. Il imagina la peau fripée d'une main libre de doutes et imagina ensuite les doutes disparaître en tourbillons comme l'eau de la baignoire lorsqu'on enlève le bouchon. Le détective avait pris de nombreux bains au cours de sa vie. Les bains le détendaient. Il se mit à penser à l'eau chaude, aux sels, à la mousse et à la vapeur. Aux parfums. À une chanson nostalgique qui passait à la radio. Il se mit à fredonner la mélodie. C'était un tango. Silbano, qui avait cessé de regarder le mort avec une grimace de dégoût, fredonna également une chanson. C'était un morceau à la mode, une de ces musiques électroniques qui n'avaient aucun sens pour le détective. Mais son assistant ne pensait pas à un bain moussant. Il pensait plutôt à l'intuition. C'est-à-dire qu'il essayait de la mettre en branle. Mais cela ne venait pas, il ne parvenait pas à rompre la coquille de la noix. L'intuition ne lui disait rien, il n'arrivait pas à voir au-delà des apparences : il lançait son regard en avant et les apparences lui revenaient à la figure comme un boomerang. Le détective remarqua la frustration de Silbano et un sourire discret s'invita de nouveau sur son visage.